

LAURICHESSE, JEAN-YVES. *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*. Paris, Lettres Modernes Minard, 2020, 339 p. ISBN 978-2-406-10401-8

Bertrand Bergeron

Volume 19, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082772ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1082772ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, B. (2021). Review of [LAURICHESSE, JEAN-YVES. *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*. Paris, Lettres Modernes Minard, 2020, 339 p. ISBN 978-2-406-10401-8]. *Rabaska*, 19, 290–294.
<https://doi.org/10.7202/1082772ar>

toutes les sphères d'activités, de bas en haut et inversement. Les disciplines comme l'histoire, l'ethnologie, l'archéologie et l'histoire de l'art ont pris ce virage pour saisir plus largement le passé en dévoilant ce qui reste derrière ses angles morts. Il s'agit somme toute d'une épistémologie nouvelle qui s'affirme de plus en plus et qui aspire à devenir globale et inclusive, pour prendre des qualificatifs propres à la postmodernité.

Il nous paraît donc évident qu'à l'avenir, pour les prochains numéros de cette nouvelle collection intitulée « Les passeurs de mémoire », on gagnerait à éviter le positivisme louangeur dans la construction narrative de l'histoire, trop souvent glorieuse, tout en restant fidèle au territoire géographique et culturel qu'elle entend servir. Une chose est certaine, le renouveau en toutes disciplines se trouve dans l'approfondissement de son sujet, c'est-à-dire l'exploration de toutes ses facettes et l'examen attentif sous ses moindres coutures, surtout là où l'étoffe semble avoir moins de lustre.

PHILIPPE DUBÉ

Professeur retraité de l'Université Laval

LAURICHESSE, JEAN-YVES. *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*. Paris, Lettres Modernes Minard, 2020, 339 p. ISBN 978-2-406-10401-8.

Quel événement signe l'acte de décès d'une période historique, voire consacre un changement d'ère ? Dans mon esprit, et tant pis pour la science historique, la fin de la paysannerie québécoise comme genre de vie et plus encore comme civilisation au sens où ce mot définit le caractère global d'une collectivité dans ses rapports au temps, à l'espace et aux autres, date du mercredi 30 octobre 1974. En cette sombre journée, autant pour la grisaille du ciel que pour l'humeur de ceux qui y prenaient part, des producteurs agricoles, excédés par la chute brutale du prix de leur bétail, procédèrent à l'abattage de 250 veaux au lot numéro 10, sis au Septième Rang Sud de Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean, appartenant à Paul Gagnon. À ce moment-là, j'imaginai mal que des agriculteurs au sens traditionnel du terme puissent se livrer à une telle hécatombe en offrande au dieu Marché. Des producteurs agricoles si, aux prises avec les diktats de l'offre et de la demande. La mort, pour la société marchande, est une marchandise comme une autre. L'énorme fosse aux 250 carcasses le démontrait hors de tout doute. Ne me manquait plus, pour clore cet épisode, qu'une mise en narration de cette mystique paysanne pour en célébrer les valeurs devenues obsolètes. Elle me vint de la bouche d'un cultivateur retraité qui avait composé un poème sur sa vie de défricheur et qu'il me déclama d'une voix chantante. Son récit renouait, dans sa naïveté,

avec le genre épique et ses figures de style familières : catalogue, hyperbole, lamento. Je ne trouvai mieux pour le nommer que le recours à ce genre des premiers âges et l'intitulai : *La Geste de Philippe Laforest*. Ce poème oral en décalage avec la réalité administrait la preuve par neuf que la politique a toujours raison de la mystique. Si je vous parle de cet événement qui s'est déroulé à quatre lots de la ferme où je suis né (lot n°14), c'est qu'il entre en résonance avec les propos de *Lignes de terre* de Jean-Yves Laurichesse.

J'utilise à dessein les mots « paysan » et « paysannerie », sachant pertinemment que ces expressions ne sont pas usitées sous nos latitudes qui leur préfèrent, et de loin, la désignation d'« habitant » héritée de la Nouvelle-France, paysan étant péjorativement connoté par le souvenir du servage ayant cours dans le Vieux Pays, ce qui offensait la fierté de nos premiers défricheurs, fussent-ils censitaires. La cause est entendue depuis l'essai érudit que Robert-Lionel Séguin a consacré à *La Civilisation traditionnelle de l'« habitant » aux XVII^e et XVIII^e siècles*. De nos jours, le terme même d'« habitant » est tombé en désuétude, frappé d'une sorte d'indignité. Il n'est plus guère employé que pour brocarder le mode de vie des agriculteurs d'antan : sentir l'habitant, marcher comme un habitant, conduire comme un habitant, s'habiller comme un habitant, être « grillé » (bronzé) comme un habitant, avoir l'air habitant, etc. Et, injure suprême, se faire dire, quand on quittait sa campagne pour suivre le cours classique : « Arrive en ville ! » Ou : « Tu sens un p'tit air de campagne ! » dont Laurichesse, citant Richard Millet, énumère les composants : « [...] la vache, le lait aigre, le foin, le bois, la terre, le feu humide, et, bien sûr, ce que Yvonne Pialet, l'ancienne institutrice, appelait la "saine sueur" » (p. 131). Aujourd'hui encore, je n'arrive toujours pas à me représenter ce qu'il y avait de glorieux d'arriver en ville.

En fait, comme le fait remarquer Laurichesse, le monde rural n'a pas eu à arriver en ville, c'est la ville qui est « débarquée », tonitruante, à la campagne avec ses techniques pléthoriques : la radio, la télé, le frigo, la kyrielle de gadgets informatiques et le tracteur, véritable marqueur d'un changement de paradigme agricole. C'est lui qui a enfoncé le dernier clou dans le cercueil de cette civilisation crépusculaire. Étranger à toute fatigue, le tracteur a chamboulé le rapport des paysans au temps. Tout comme son maître, le cheval a besoin de repos pour refaire ses forces et son rythme s'accorde parfaitement avec celui des hommes. Il faisait partie de la vie rurale, on l'élevait, le débourrait, l'intégrait aux travaux des champs. Le tracteur est une force de travail externe, on l'acquiert au prix de traites qui grèvent le budget et qu'on ne peut régler qu'en augmentant son cheptel, ce qui entraîne l'agrandissement de la ferme et la concentration des terres cultivables, provoquant ainsi l'exode rural et la désertification des campagnes comme le vit cruellement la France périphérique. Il en résulte de nombreux effets collatéraux que l'auteur ne

manque pas de signaler. Je n'en retiens que deux, significatifs : le célibat que subit nombre de jeunes agriculteurs et un taux de suicide élevé, toutes professions confondues, illustré de manière frontale par le film *Au nom de la terre* d'Édouard Bergeron (2019). Ceux qui persévèrent vivent une situation paradoxale mise en lumière par Henri Mendras que cite Laurichesse : « Seuls les jeunes qui croient à l'avenir d'une agriculture modernisée fondent leur espoir sur le désespoir des autres : c'est parce que le voisin déserte sa maison qu'ils pourront cultiver son champ. [...] Leur réussite masque pour eux un drame auquel ils ont confiance d'échapper » (p. 35).

Dans cet essai aux riches perspectives et aux analyses pénétrantes, l'auteur examine les rapports de la littérature avec la paysannerie finissante, un mode d'occupation et d'aménagement du territoire qui remonte au néolithique. Son cheminement, comme il l'avoue lui-même (p. 282), s'inspire de *La Fin des paysans* signée par Henri Mendras et dont la date de parution, 1967, peut servir de borne temporelle qui consacre le passage d'une agriculture traditionnelle vers une production industrielle. Mais cette influence revendiquée n'est pas la seule à imprégner la pensée de Jean-Yves Laurichesse. Il est impossible de ne pas l'associer à Gaston Bachelard et à Marcel Proust, le premier pour sa conception de l'espace comme une poétique et le second pour avoir fait du temps la matière même de sa recherche d'un temps perdu puis enfin retrouvé à la suite d'une longue et laborieuse anamnèse. La plupart des auteurs abordés dans cette étude modulent leurs réflexions selon cette double thématique.

L'espace d'abord, c'est-à-dire la France des terroirs, chacun cultivant ses spécificités qui fondent sa différence et dont le dialecte ou le patois paraît le seul médium habilité à nommer au plus intime sa relation existentielle, voire viscérale, avec « la terre qui ne ment pas » comme l'écrivait Emmanuel Berl (p. 37). Et cet espace s'appréhende et se décline avant tout par sa toponymie qui est, selon l'heureuse formule de Laurichesse, le texte du pays qui lui permet de devenir le pays dans le texte (p. 81). Cette réflexion rejoint en la condensant le projet de Jacques Ferron, cet immense écrivain, qui résumait ainsi sa démarche : « En écrivant, je dessine la géographie de mon pays ». Et dans le mot géographie, il y a, en remontant à sa source archéologique, écriture de la terre. Devant ce qui me semble une pensée commune de part et d'autre de la Grande Mare invitant à une lecture dialoguée, je ne puis m'interdire d'évoquer la chanson de Monique Miville-Deschênes, *Les Noms*, dans laquelle défilent tous ces villages éparpillés sur le territoire québécois comme un réseau maillé jeté sur ce « pays incertain » (Jacques Ferron) pour le retenir de disparaître. Cet « effet de liste » possède une « valeur litannique, comme le chant géographique du pays » (p. 83). Au cours d'un va-et-vient ininterrompu, *Lignes de terre* me ramenait sans cesse au Québec et à sa « paysannerie » devenue un mode de vie folklorisé qu'on évoque avec

nostalgie. Elle représente désormais un état où les valeurs, les idéaux et la manière de vivre étaient accordés, où la conscience n'était pas déchirée entre un monde qu'on voudrait sauver, chassé qu'il est par celui où la terre est une richesse exploitable et un néolibéralisme planétaire arrogant.

Quant au temps, il se réfère à l'enfance, celle que les auteurs ont connue à titre divers en milieu rural et qu'ils ne retrouvent plus que par l'écriture comme si cette dernière possédait des vertus réparatrices. Pourtant, on ne peut faire basculer son enfance devant soi et marcher vers elle à moins d'adhérer à une improbable répétition de l'histoire qui nous ramènerait inévitablement où nous en sommes. L'écriture n'en offre donc qu'un simulacre, qu'un ersatz compensatoire. Ce monde ne devient paradisiaque que parce qu'il a été perdu. Pourtant, certains auteurs n'en font pas moins remarquer qu'il avait ses zones d'ombres : « [...] c'était un monde extraordinairement dur, violent [où se rencontraient] l'inceste, l'idiotie, le viol, le meurtre, le veuvage interminable, la frustration sexuelle » (p. 283). L'enfance est un lieu de mémoire heureux ou malheureux selon l'inclination de son tempérament. Il est tout de même paradoxal de penser que le premier agriculteur, de mémoire d'homme, fut aussi le premier meurtrier : Caïn tua son frère Abel, consacrant ainsi la victoire des paysans sédentaires sur les pasteurs semi-nomades. Il encourut le courroux d'un dieu plus carnivore que végétarien. Mais à bien y penser, le récit biblique n'est pas si contradictoire qu'il n'y paraît : à la mort directe infligée par les cueilleurs-chasseurs (la proie est abattue aussitôt que perçue), les paysans ont préféré la différer en la domestiquant : on élève et nourrit l'animal qu'on va manger, on sème le printemps pour récolter l'automne. Et leur père à tous deux, n'est-il pas le « Glébeux » (*Entête* 1, 26), ainsi que le nomme Chouraqui dans sa traduction de la *Bible* au plus près de l'hébreu ? Il n'appartient pas à la terre, il est la terre même, autochtone. Une devinette qui circulait dans la cour d'école de mon enfance le laissait clairement entendre : « – Quel est le seul homme qui est né avant son père, est mort avant sa mère et a été enterré dans sa grand-mère ? – Abel », évidemment !

Pour rendre compte de ce courant littéraire qui s'inspire du *nature writing* américain et souvent de Faulkner, Laurichesse pratique ce qu'on pourrait qualifier une ethnologie littéraire pour enquêter ces auteurs qui, consciemment ou non, ont parfois pratiqué une ethnographie « poétique » – le mot est de Jean-Loup Trassard. Ce faisant, ils ont contribué à fixer pour toujours dans l'imaginaire de leurs lecteurs, certains mots patoisants, certains usages, un rapport au temps où la journée sert d'unité de mesure à l'intérieur du temps cosmique (la succession des saisons) et climatique (pluie, sécheresse, grêle, vent). Y sont aussi répertoriés les éléments qui forment le cycle de la vie : les mariages, les enterrements, la vie et la mort des animaux, les luttes paysannes,

les diverses croyances. Certains écrivains se spécialisent même dans le « rural noir », d'autres se font les propagandistes de la cause animale. En somme, bien peu d'aspects de la vie rurale échappent à ce courant littéraire.

Pour une certaine coterie parisienne qui a réussi à imposer qu'elle seule produit une littérature qui compte tant il est vrai qu'elle a fait croire qu'« [I]l n'est bon bec que de Paris », et ce depuis Villon (*Ballade des femmes de Paris*), cette littérature est à ranger parmi les productions régionalistes et terroiristes. Et pourtant, grâce à Jean-Yves Laurichesse, j'ai découvert des auteurs dignes témoins de l'humaine condition. Je connais bien Giono, Pagnol, Zola, Pourrat, Vincenot, Houellebecq, Hélias. À présent, ma liste s'est accrue d'auteurs qui m'étaient jusque-là inconnus : Pierre Bergounioux, Marie-Hélène Lafon, Robert Marteau, Pierre Michon, Richard Millet, Jean-Loup Trassard. Le style minutieux, empathique et poétique de l'auteur m'a donné le goût de les lire, car il m'a fait découvrir des écrivains dont les œuvres pèsent leur poids d'humanité. Il me tarde déjà de me procurer *Vies minuscules* de Pierre Michon. Je ne lirai pas ces auteurs pour regretter « les neiges d'antan », mais par fraternité. Il me semble que, parlant de leur coin de pays, ils ont quelque chose à m'apprendre du mien. Notre « paysannerie » ne procède-t-elle pas de la leur ? N'en est-elle pas la lointaine héritière ? Dès lors, je ne puis abonder dans le sens de René Char et prétendre que « [N]otre héritage n'est précédé d'aucun testament » (*Feuillets d'Hypnos*, 1946).

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

LEJEUNE, PAUL. *Brève Relation du voyage de la Nouvelle-France*. Édition de SÉBASTIEN CÔTÉ, annotée avec la collaboration de RÉAL OUELLET. Québec, Presses de l'Université Laval, « L'Archive littéraire au Québec », 2020, 77 p. ISBN 978-2-7637-3246-6.

Dans le « petit narré » de son premier voyage en Nouvelle-France en 1632, le père Lejeune (orthographié plus communément Le Jeune) imprime déjà dans les pages de son journal de bord le double sceau du témoin *de visu et auditu* des nations amérindiennes qu'il aura charge bientôt d'évangéliser, et qui donnera aux *Relations des Jésuites de la Nouvelle-France* [1632-1673] leur valeur ethnographique si avérée et indiscutable ; et le sceau d'un visionnaire qui en fera un très efficace « instrument de propagande » religieuse et politique lui valant le titre de créateur, premier rédacteur et véritable architecte de la série des quarante-et-une *Relations* qui suivront. Avec le père Lejeune s'affine en effet la conscience du Supérieur de Québec